

La LITTERATURE dans le LANGAGE Au CROISEMENT de BARTHES et CULIOLI

Dominique Ducard
Université Paris Est-Paris 12, Céditec EA 3119

1. LIGNE DIRECTRICE

Comme l'indique le titre donné à cet article, je vais réunir deux propos sur le texte littéraire, dans son rapport à la linguistique et à la sémiologie, venant de deux analystes du langage, distants par la trajectoire suivie, proches par le questionnement et l'intuition des phénomènes. Après une mise en vis-à-vis de la position théorique de l'un et de l'autre à l'égard de la littérature, dans une période contemporaine, je me centrerai sur les concepts de la théorie énonciative qui renouvellent le point de vue linguistique sur le texte littéraire. La proximité entre les deux analystes apparaîtra alors dans l'attention portée au discours intérieur et à l'écoute dans l'activité de langage, et ses incidences pour la compréhension de ce qu'est la lecture ainsi que pour la perception de ce que celle-ci nous restitue de l'écriture. Ce qui nous conduira, après l'évocation d'études menées par nos deux théoriciens, à une thèse originale sur la formation du style par les voix multiples - les formes d'intonation selon Volochinov - dont chaque auteur est habitué.

2. VIS-A-VIS

Roland Barthes ne participe pas au colloque de Cluny de 1968 mais se voit confier cette même année la composition d'un numéro de la revue *Langages*, au titre identique : « Linguistique et littérature » (Barthes, 1968). Dans sa présentation, sans utiliser l'expression d'époque de « science pilote » il évoque le « rayonnement » de la linguistique dans les sciences humaines et le droit, naturel, voire le devoir où elle est placée d'avoir à « éclairer » la littérature, contre les résistances anciennes d'une part de la philologie et d'autre part de la critique littéraire. Il reconnaît dans la tradition rhétorique une préfiguration d'une « science du discours », nommant ainsi « très généralement, la conjonction de la linguistique et de la littérature ». Les références qu'il donne de la rencontre des deux champs d'investigation du langage sont celles, bien connues, aux travaux de poétique de R. Jakobson, aux concepts introduits par L. Hjelmslev (forme du contenu et connotation) et E. Benveniste (les formes d'énonciation), mais aussi aux essais d'auteurs tels que Mallarmé, Valéry, Lautréamont ou Roussel, qui se sont intéressés à l'art

du langage et aux « conditions de lisibilité » des œuvres - « notion typiquement sémiologique » -, enfin au groupe Tel Quel, réunissant écrivains et théoriciens, qui s'interroge sur « la production même du texte littéraire ». S'il avance l'idée alors en vogue qu'il s'agit de considérer les textes littéraires « comme des objets formels, dont il faut rechercher les structures », il insiste sur le caractère personnel des contributions, diverses, au numéro de la revue et sur les déplacements que doit opérer une nouvelle approche, aussi bien en linguistique, par un dépassement des modèles d'analyse, qu'en littérature, dont les « limites institutionnelles » sont défaits par l'introduction de la notion de discours. « D'une manière générale, déclare-t-il, la tâche de la recherche sémiolittéraire est de définir des types de discours et non des types d'œuvres. » L'autre contestation introduite par la sémiologie du discours – dans le voisinage de la grammatologie de J. Derrida et de la sémanalyse de J. Kristeva – est liée à la prise en compte des œuvres de la modernité, qui relativise les catégories du lisible et de l'illisible, et ouvre à la dimension du Texte comme « pratique d'inscription », la notion d'*écriture* venant se superposer à celle de littérature.

En 1968 Barthes, qui a lui-même divisé son parcours en phases, entre dans le troisième temps de son « aventure sémiologique », qu'il présente comme le moment du Texte, laissant de côté le structuralisme méthodologique et renonçant au « plaisir d'exercer une *Systématique* » (*Système de la mode*, 1967) pour se livrer au plaisir de la pluralité du sens et du signifiant « infiniment différent ». Ce moment sera marqué par la publication de *S/Z* en 1970. Puis ce sera *Le Plaisir du Texte* en 1973.

Antoine Culioli, de son côté, dont l'obstination est à l'opposé des décalages et des glissements de Barthes, s'adresse à la critique littéraire dans les mêmes années. En 1971, il fait une conférence intitulée « Un linguiste devant la critique littéraire »¹, en se posant, comme théoricien du langage, devant une pratique de l'analyse littéraire qui lui évoque « une activité de type théologique », où l'on « trouve la liturgie, le rituel, les charismes, la spiritualité (la finesse littéraire), l'ineffable ». Si son exposé se veut « une invitation au dialogue », la question est celle de la place de la linguistique dans l'analyse littéraire, étant convenu qu'elle a alors affaire à un « type de discours esthétique ». La réponse est non pas de remplacer cette dernière ou seulement de l'amener à mieux prendre en compte les aspects formels mais de la « contraindre (...) à se poser les problèmes méthodologiques et théoriques fondamentaux. » Le principal reproche fait à la critique littéraire est en effet de ne pas se donner les moyens théoriques de son interprétation des textes, qui est nécessairement prise dans l'ordre de représentation du langage, et de se laisser parfois aller à une sorte de mimétisme de son objet d'étude.

Ainsi, alors que Barthes se détourne peu à peu des modèles sémio-linguistiques appliqués à la littérature, Culioli met en avant l'exigence de se poser la question théorique des effets de sens des formes esthétiques du langage. Mais il s'agit bien, selon moi, d'un même mouvement autoréflexif d'entrée dans l'activité de langage, avec deux sorties différentes, sans qu'une véritable rencontre ait eu lieu en son temps. C'est celle-ci que je voudrais maintenant instaurer.

3. DEDANS-DEHORS

Je retiendrai deux caractères essentiels de l'activité de langage, que remet en jeu de façon spécifique le texte littéraire, et qu'A. Culioli souligne. Le premier est que nous sommes vis-à-vis du langage dans un dedans-dehors : il est dans la nature de l'être humain d'être un sujet parlant pris dans la langue et de se trouver en même temps dans un rapport d'extériorité, plus ou moins distant et réflexif. L'activité de langage est épi-métalinguistique, non-consciente et consciente. L'autre caractère, qui est lié au premier, est que l'activité de langage, dans la parole et le discours, est une pratique *pour soi* et une pratique

pour autrui, avec une dominance variable de l'un ou l'autre versant selon les situations. Dans le *pour soi* le sujet est à l'écoute du discours qu'il produit lui-même pour autrui, dans l'attente de ce qui sera dit en retour, tout comme il anticipe, quand il reçoit le discours de l'autre, sur la réponse que cela appelle. Le soliloque même est un dialogue où le sujet est son propre répondant. Pas seulement parce qu'il serait une simulation du dialogue, le sujet se parlant et s'entendant parler à lui-même comme à un autre, mais aussi parce que le dialogue en passe nécessairement par une intériorisation.² C'est ce que Valéry nomme - à propos de l'exigence d'être deux à minima, avec une « réciproque perception », dans le langage - la *Binité* du *Parler-entendre*. Il s'arrête notamment sur l'idée qu'il y a un moment, dans l'évolution de l'être parlant, où l'enfant joue avec son langage et « *se parle* », et que c'est alors le commencement de la « pensée ». « Nous recevons, poursuit-il, notre *Moi* connaissable et reconnaissable *de la bouche d'autrui*. Autrui est source, et demeure si substantiel dans une vie psychique qu'il exige dans toute pensée la *forme dialoguée*. On parle, on entend, - et le système indivisible *Parler-entendre* (qui devient de très bonne heure silencieux, non-extériorisé) produit une Dualité-Une, une *Binité* en 2 personnes (...). [1943] » (Valéry, 1973 : 467). La compréhension, comme l'a souligné Bakhtine, est dialogique, et l'interprétation est de l'ordre de la « compréhension répondante ».³ La relation d'intersubjectivité entre un *ego* et un *alter ego*, l'image que « je » me fais de l'autre, ou de moi-même comme un autre, a conduit A. Culioli à désigner le sujet de l'énonciation comme un énonciateur-coénonciateur. Dans ce jeu d'aller-retour qu'est tout échange, il y a bien évidemment des ratés, des surprises, des accrocs, des méprises et beaucoup de reprises.

Ces phénomènes intersubjectifs, abondamment glosés par les philosophes, sont traités dans les cadres théoriques de la psychologie, de la psychiatrie et de la psychanalyse, aussi, dans une certaine mesure, des neurosciences. J'en resterai, sur cette question, au filage alterné de Culioli et de Barthes. Ce dernier, qui pensait qu'il était impossible d'être *hors* et *dans* le langage, a finalement rétrocedé la sémiologie de sa prétention à une formalisation scientifique pour lui préférer une sémiologie « à la fois *négative* et *active* », qu'il qualifie d'*apophantique* (1995). Plaçant la subjectivité, le corps et l'affect au cœur de ses choix et de ses décisions de lecture et d'analyse, il a voulu transmettre son transfert sur les textes, en « artiste » du jeu des signes, dernier rôle assigné à un sémiologue préoccupé du « corps en état de langage », comme il définit le dernier objet de son désir de chercheur. Face à la question lancinante qu'il s'adressait à lui-même, pour les autres : « qu'est-ce que le sens *pour moi* ? » (2003), Barthes a renoncé à la consistance formelle de tout système métalinguistique ou métasémiotique.

Comment alors rendre compte théoriquement de la subjectivité dans l'activité de langage, dont l'activité d'écriture et de lecture fait partie ? La voie est tracée, selon moi, par la théorie des opérations énonciatives, en l'orientant vers une étude de l'activité signifiante de représentation et d'interprétation liée au langage, dans l'exercice de la parole et du discours, à travers les textes qui en sont la trace. Deux notions issues des travaux de Culioli sont centrales de ce point de vue : la notion de *marqueur*, défini comme un *déclencheur de représentation*⁴, qui est au principe de la génération du sens, et la notion de *boucle sémiotique*, selon laquelle les formes textuelles qui sont produites le sont de manière à être reconnues comme étant produites en vue d'être reconnues comme des formes interprétables.⁵ Nous sommes ainsi ramenés au *pour soi* et *pour autrui* et à l'instance duale de l'énonciation. Et la boucle sémiotique est corrélative du fait d'être avec le langage dans un dedans-dehors. La question de ce qui est interprétable, pour soi et pour l'autre, est sous-jacente à toute forme d'énoncé. Le ressort du linguiste, qui vise à une reconstruction métalinguistique des représentations et des opérations qui génèrent du sens, est en premier lieu la réaction subjective aux formes telles qu'elles sont interprétées,

d'abord par lui-même, ensuite par les autres, selon la méthode de l'enquête. Il s'agit ainsi de faire faire un tour supplémentaire à la boucle en se demandant pourquoi les formes produites sont reconnues et interprétées comme elles le sont étant donné qu'elles sont produites, etc.

En transposant la démarche à la lecture, il s'agit de tenir compte de ce que déclenche le texte sur le lecteur, ce qu'on appelle des effets de sens, et de s'interroger sur les agencements de formes dont ceux-ci résultent, sans s'y réduire. L'objectif n'est plus alors de décrire un fonctionnement textuel ou de dégager une structure, même si cela peut y conduire, mais de comprendre l'activité de reconnaissance interprétative du texte dans l'acte de lecture.

Il convient, pour la lecture littéraire, de s'arrêter à la spécificité de ce qui se présente comme un dialogue entre un auteur présent-absent, par effacement, retrait ou délégation, et un lecteur empirique, qui évoque par son écoute une voix autre. Une remarque phénoménologique du philosophe J. T. Desanti sur son expérience de lecteur nous éclairera sur l'appropriation de cette autre voix, intériorisée dans l'acte de lire :

« Ce livre qui est là devant a donc été pour lui [l'auteur] quelque chose comme ce qu'il est maintenant pour moi, quelque chose à lire et à relire ? Certainement. Et c'est en cela précisément qu'il peut s'adresser à moi. Le "quelqu'un" qui en est maintenant absent a dû s'efforcer de s'y trouver coprésent, sur le mode de la reprise et de l'effectuation du sens que véhiculait l'écrit. A un moment cet écrit s'est refermé sur lui-même et s'est posé comme autre, relativement à lui. Mais "autre", il l'avait toujours été. » (1999 : 208-209)

Il existait dans la Rome antique un modèle d'appropriation vocale, à l'exemple d'une inscription qui affirme que la voix du lecteur appartient à l'auteur : « lorsque tu lis, c'est moi qui parle, car ta voix est la mienne. » (*Anthologia latina*, 721)⁶ On oppose à ce modèle le cas du poète Luxurius (VI^e siècle), pour qui la lecture est un « re-tissage » de l'écrit (lire se dit alors *retexere*) : chaque lecture, à commencer par celle de l'auteur, fabrique un texte unique, défait par le silence pour être « tissé à nouveau ». Tout se passe dans la lecture en circuit interne par un processus d'activation d'un texte, dit et entendu intérieurement (je n'aborde pas la différence entre lecture oralisée et lecture silencieuse), qui fait du lecteur un actif-passif.

Barthes était très sensible à cet aspect et s'était reporté à un article de Benveniste sur la diathèse verbale (1966) en reprenant la distinction, selon la position du sujet dans le procès, entre la diathèse externe (l'actif) où le sujet effectue et la diathèse interne (le moyen) où le sujet « effectue en s'affectant ». Ce que dit Barthes de l'acte d'écrire, qui est un moyen : « j'écris en m'affectant », s'applique encore mieux à l'acte de lire. La communication littéraire est aussi un dialogue imaginaire des consciences, sans compter les effets de résonance inconsciente. Barthes déclare par ailleurs des lettres reçues des auditeurs de ses cours qu'elles l'aident à se décentrer de son discours, et il recourt à une formule de Brecht « l'autre pense dans ma tête ».⁷

L'effet esthétique visé par l'écriture littéraire éveille chez le lecteur, qui perçoit intérieurement le discours d'un autre par sa propre diction, une écoute sensible aux formes figurales de représentation. Dans la lecture littéraire nous sommes, de façon plus vive en raison d'une modulation plus complexe et plus accentuée des énoncés, dans un rapport distancié avec un langage intérieur, en quelque sorte dans un dehors du dedans. C'est ce que montre la fiction elle-même, dans son style et dans la représentation des voix qu'elle met en scène, comme nous le suggèrent Culioli et Barthes, dans quelques-unes de leurs études.

4. DU DISCOURS INTERIEUR AU STYLE

A. Culioli évoque, dans son adresse aux littéraires, la tension créée à la lecture d'un texte poétique, dont la signification ne se découvre pas autrement que dans ce qu'il dit, en creux comme en plein, contraignant à une sorte de philologie herméneutique. Il fait aussi allusion à un travail d'explication, mené avec des étudiants, d'un poème anglais dont le jeu des rimes suscitait, par leur disposition, une impression ambiguë donnant le sentiment de l'élusif et du fugace. Il est plus précis quand il répond, avec quelques autres linguistes (J.P. Bronckard, P. Charaudeau, O. Ducrot, F. Rastier), à la sollicitation d'avoir à faire une analyse d'une phrase de Proust, lors d'un entretien réalisé dans les années 1990 (Alonso & Olmos, 1992). Je suis revenu sur cette expérience à l'occasion d'une journée d'étude dont le thème était « La littérature interroge le langage », avec une communication titrée « Proust interroge le linguiste » (Ducard, 2004 : 154-167).⁸ Après avoir passé en revue les réactions des uns et des autres face à cet exercice d'école, plus ou moins bien accepté, je me suis pris au jeu en esquissant des pistes de lecture et d'interprétation complémentaires. La phrase, tirée d'*Un amour de Swann* et présentée hors contexte, est la suivante :

« Elle semblait non pas adresser une invitation, mais demander un service, et avoir besoin de l'avis de la princesse sur le quintette de Mozart, comme si ç'avait été un plat de la composition d'une nouvelle cuisinière sur les talents de laquelle il lui eût été précieux de recueillir l'opinion d'un gourmet. » (1954 : 123)

C'est, dans la fiction, le commentaire de la parole de Mme de Gallardon adressée à la princesse de Laumes, future duchesse de Guermantes, sa cousine, lors de la soirée chez la Marquise de Saint-Euverte :

« Oriane (ici Mme de Laumes regarda d'un air étonné et rieur un tiers invisible vis-à-vis duquel elle semblait tenir à attester qu'elle n'avait jamais autorisé Mme de Gallardon à l'appeler par son prénom) je tiendrais beaucoup à ce que tu viennes un moment demain soir chez moi entendre un quintette avec clarinette de Mozart. Je voudrais avoir ton appréciation. »

A la suite des remarques de Culioli sur le balancement de la phrase, je propose un autre découpage rythmique et je signale certaines tournures tortueuses, à l'image de l'esprit du personnage, ainsi que les fâcheux hiatus et l'incongru *si ç'avait été*, qui font entendre un parler d'un autre registre. Je pointe aussi la distribution de phonies récurrentes, dont certaines apparaissent comme une projection sur la phrase, allant parfois jusqu'à la rime, des constituants du mot utilisé par le locuteur dans sa requête : « je voudrais avoir ton *appréciation* »⁹. Mais l'appréciation, en l'occurrence, est aussi celle du narrateur, qui affecte à l'énonciation une intention supposée. La parole du personnage reçoit ainsi en surimpression des « indices physiologiques » (Jakobson), laissant au lecteur la liberté d'imaginer une intonation qui n'est pas explicitement et sémantiquement qualifiée.

Retournons maintenant vers Barthes et son dernier séminaire au Collège de France, intitulé « Qu'est-ce que « tenir un discours » ? Recherche sur la parole investie ».¹⁰ Son intervention, lors des deux dernières séances de ce séminaire, porte sur le discours adressé par Charlus au Narrateur qui lui rend visite un soir, après le dîner chez les Guermantes : « Le Discours-Charlus ».¹¹ Le questionnement du sémiologue prend son départ d'une première impression double : compacité et tension d'un côté, mobilité et changement de l'autre, qui le conduit à se demander : « Comment opérer (à l'avenir) pour analyser un discours tel que celui de Charlus ? » La première réponse est d'aller du plus connu : analyse structurale par repérage d'unités, de morphèmes du discours, au moins connu, « l'apparition de la notion de force dans le champ de l'analyse ». Il esquisse ainsi des investigations, allant de l'étude de la cinétique du discours, avec les mécanismes qui le

font avancer de site en site, à celles des « tactèmes » et des places imaginaires occupées par les interlocuteurs, dans cette mise en scène d'une relation sado-masochiste qui se manifeste par le discours hystérique de Charlus, déployant toute la gamme des sentiments liée à son ambivalence (amour-haine, attraction-répulsion : l'*hainamoration*, selon le mot de Lacan). A travers le discours passionnel, Barthes saisit ce qu'il appelle le « différentiel mélodique des intensités », ramené à une suite de marques d'affect et d'opérateurs discursifs. Dans la conclusion, qu'il titre « Pour prendre congé et pour prendre rendez-vous », il fait un dernier vœu pour que la sémiologie prenne une autre tournure, après le tournant de la pragmatique énonciative, afin d'introduire « la vision des forces, des intensités, des excès et des déflations, des empourprements et des pâleurs de qui parle, écoute, écrit. Saisie dont le modèle ne serait plus directement la linguistique, mais plutôt la musique. » (2002 a : 219)

Barthes mentionne brièvement la description des voix de Charlus, alors que les commentaires du narrateur qui qualifient la voix du personnage, dans ses inflexions multiples et changeantes, sont particulièrement évocateurs et précis. Ils sont autant d'indications pour imaginer la gestualité vocale et corporelle du personnage et invitent le lecteur à lire le texte comme une partition. Un seul exemple : « Alors d'une voix douce, affectueuse, mélancolique, comme dans ces symphonies qu'on joue sans interruption entre les divers morceaux, et où un gracieux *scherzo* aimable, idyllique, succède aux coups de foudre du premier morceau : (...). » (Proust, 1984 : 560) Le tragi-comique pourrait ainsi être analysé dans la succession des didascalies sur la voix, en reprenant l'idée de Volochinov que l'intonation est une expression des valeurs sociales, une « évaluation incarnée » : « C'est le corps humain lui-même qui servira de matière première, originelle à cette expression de valeurs : le *geste* (le mouvement signifiant du corps) et la *voix* (en dehors du langage articulé). » (Todorov, 1981 : 74). Dans le premier cas d'étude citée d'une phrase de Proust, l'intonation est suggérée à l'écoute du lecteur-auditeur, dans le cas du discours de Charlus, elle est exhibée et captée sans être réellement entendue, et c'est au lecteur-interprète de la restituer.

5. QUESTION OUVERTE

Cette remarque me conduit, au terme du cheminement entre Barthes et Culioli, à poser un problème de langage relatif au texte littéraire. L'idée qui s'est imposée dans ce que j'ai retenu de l'un et de l'autre est que le texte littéraire doit être appréhendé dans sa dimension de discours intérieur, élaboré par le producteur et le récepteur, dans une relation de réciprocité non symétrique, et caractérisé par une intensification de l'activité épi-métalinguistique. Ce point théorique rejoint l'entreprise de G. Bergounioux qui vise à saisir ce phénomène complexe et fuyant qu'est l'endophasie (2004). Dans une communication à un colloque autour de la théorie des opérations énonciatives (2006), il pointe ce qui, selon lui, manque à la conception de Culioli pour traiter de l'intérieur-extérieur du langage. Tout en notant en quoi celle-ci fait écho à sa propre réflexion sur la parole intérieure, il souligne ce qui l'en différencie, suite à ce qu'il considère comme une suspension de « l'intercession du signifiant ». Dans l'ouvrage qu'il a consacré à la question, il pose, au principe même de l'endophasie, l'existence de la « simulation d'un signal homologue », dans sa dimension phonologique : « un discours parallèle de l'auditeur ajusté à celui qui est perçu de l'interlocuteur afin de déterminer la valeur du signal par rapport à un autre signal généré silencieusement à cette fin » (2004 : 114). Ce problème, difficile à délimiter scientifiquement, de la voix muette me ramène à l'intonation et à la thèse de Volochinov disant que le poète reçoit les mots, qui prennent forme d'intonations, tout au long de la vie, en interaction avec le milieu, et d'abord, précise-t-il, dans son discours intérieur. Je terminerai donc par une citation de celui-ci,

pour la réflexion et à des fins d'exploration, indirecte, de ce que Gabriel Bergounioux désigne comme « le moyen de parler », ce double fantomatique de la parole extériorisée : « Le style du poète naît du style - qui échappe à tout contrôle - de son discours intérieur, lequel est le produit de toute sa vie sociale. »¹²

REFERENCES

- Barthes R.** 1967. *Système de la mode*, Paris : Seuil.
- Barthes R.** 1968. 'Linguistique et littérature' dans *Langages* n° 12, *Linguistique et littérature*, Paris : Didier-Larousse, 3-8.
- Barthes R.** 1970. *S/Z*, Paris : Tel Quel, Seuil.
- Barthes R.** 1973. *Le Plaisir du Texte*, Paris : Tel Quel, Seuil.
- Barthes R.** 1995. *Leçon* [1978], *Œuvres complètes*, T. III, Paris : Seuil.
- Barthes R.** 2002 a. *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, Paris : Seuil / IMEC.
- Barthes R.** 2002 b. *Le Neutre. Cours au collège de France (1977-1978)*, Paris : Seuil / IMEC.
- Barthes R.** 2003. *La préparation du roman I et II, Cours et séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, Paris : Seuil / IMEC.
- Benveniste E.** 1966. 'Actif et moyen dans le verbe' (1950), *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Tel, Gallimard, 168-175.
- Bergounioux G.** 2004. *Le Moyen de parler*, La Grasse : Verdier.
- Bergounioux G.** 2006. 'L'endophasie dans la théorie des opérations énonciatives' dans D. Ducard et Cl. Normand (dir.) 2006. *Antoine Culioli. Un homme dans le langage*, Paris : HDL, Ophrys, 101-116.
- Culioli A.** 1971. 'Un linguiste devant la critique littéraire', Conférence faite à Clermont-Ferrand.
- Culioli A.** 2002. *Variations sur la linguistique, Entretiens avec Frédéric Fau*, Paris : Klincksieck.
- Desanti J. T.** 1999. *Philosophie : un rêve de flambeur*, Paris : Grasset.
- Ducard D.** 2004. 'Proust interroge le linguiste' dans Ducard D. 2004. *Entre grammaire et sens. Etudes sémiologiques et linguistiques*, Paris : HDL, Ophrys, 154-167.
- Ducard D.** 2004. 'Trace et marqueur : une perspective sémiologique' dans Ducard D. 2004. *Entre grammaire et sens. Etudes sémiologiques et linguistiques*, Paris : HDL, Ophrys, 190-201.
- Lopes Alonso C. et Sere de Olmos A. (éd.)** 1992. *Où en est la linguistique ? Entretiens avec des linguistes*, Paris : Didier Erudition.
- Marcel G.** 1927. *Journal métaphysique (1914-1923)*. Paris : Gallimard.
- Proust M.** 1954. *Un amour de Swann*, Paris : édition poche, Gallimard.
- Proust M.** 1984. *Du côté de Guermantes, Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris : Gallimard.
- Svenbro J.** 1990. 'La lecture dans l'antiquité' dans *Le grand atlas des littératures, Encyclopaedia Universalis France S.A.*, 262-263.
- Todorov T.** 1981. *Michaël Bakhtine le principe dialogique* suivi de *Ecrits du Cercle de Bakhtine*, Paris : Seuil.
- Valéry P.** 1973. *Cahiers I*, Paris : Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.

¹ Conférence faite à Clermont-Ferrand.

² Retenons cette citation de Gabriel Marcel : « Le soliloque n'imite pas simplement le dialogue ; tout dialogue pour être fécond doit devenir à un moment donné soliloque, sans quoi question et réponse ne se rencontreraient pas ; la rencontre ne pouvant avoir lieu que dans un entendement. » (*Journal métaphysique* (1914-1923). Paris, Gallimard, 1927, p. 140).

³ Voir Tzvetan Todorov, *Michaël Bakhtine le principe dialogique* suivi de *Ecrits du Cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981. Todorov donne cette citation tirée de l'ouvrage, attribué à Bakhtine et probablement de Volochinov, *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit, 1977 : « Toute compréhension est dialogique. La compréhension s'oppose à l'énoncé comme une réplique s'oppose à l'autre, au sein d'un dialogue. La compréhension cherche un contre-discours pour le discours du locuteur. » (cité p. 39)

⁴ Sur ce point, on se reportera à Dominique Ducard « Trace et marqueur : une perspective sémiologique », *Entre grammaire et sens. Etudes sémiologiques et linguistiques*, HDL, Ophrys, 2004, pp. 190-201.

⁵ Citons, pour préciser la notion de *marqueur*, cet extrait des entretiens d'Antoine Culioli avec Frédéric Fau : « FF – Mais alors pour vous, que deviennent précisément la sémantique, la syntaxe, la pragmatique ? Par exemple, la sémantique, dans votre théorie, qu'est-ce que ça devient ? AC – La sémantique ? Dans un premier temps, il y a la discipline, qui à un moment donné fait que vous avez un chapitre dans des livres. Pour moi, c'est la production de relations de significations, de relations signifiantes. Et le premier acte signifiant, pour un linguiste, c'est évidemment une conduite verbale ou gestuelle qui fait que ce faisant, et c'est ce que j'appelle la boucle sémiotique, vous produisez un texte, de manière à ce qu'il soit reconnu par autrui comme ayant été produit en vue d'être reconnu comme interprétable. FF – Plus précisément, qu'est-ce que le sens pour vous ? AC – Le sens, c'est d'abord de *déclencher chez autrui une représentation*. Représentation qui va éventuellement être externe, et se manifester alors par un certain comportement, ou qui va pouvoir être interne, par exemple sous la forme d'un jugement auquel vous n'aurez accès que de façon médiate, induite. C'est donc ce qui va vous permettre de représenter et d'agir sur le monde, y compris sur vous-même et sur d'autres sujets. » (Antoine Culioli, *Variations sur la linguistique, Entretiens avec Frédéric Fau*, Paris, Klincksieck, 2002, pp. 31-32)

⁶ Voir Jesper Svenbro, « La lecture dans l'antiquité », *Le grand atlas des littératures, Encyclopaedia Universalis* France S.A., 1990, pp. 262-263.

⁷ Barthes reprend, ailleurs, la formule complète de Brecht : « Combien je serais heureux si je pouvais m'appliquer ce mot de Brecht : "Il pensait dans d'autres têtes ; et dans la sienne d'autres que lui pensaient. C'est cela la vraie pensée." » (*Le Neutre. Cours au collège de France (1977-1978)*, Paris, Seuil-IMEC, 2002, note p. 8)

⁸ Journée d'étude organisée par l'école doctorale Langues, Littératures et Civilisations – Recherches transculturelles de l'Université Paris 7 – Denis Diderot en décembre 1998.

⁹ Souligné par nous.

¹⁰ Publié dans Roland Barthes, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, Paris, Seuil / IMEC, 2002.

¹¹ *Le Côté de Guermantes*, II, chap. II, Pléiade, 1984, 553-561.

¹² « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie. Contribution à une poétique sociologique » [1926], *Annexes. Ecrits du cercle de Bakhtine*, T. Todorov, *op. cit.*, p. 212. Je donne, pour prolonger la réflexion de Valéry citée plus haut, cette autre remarque de l'écrivain sur la constitution sociale du discours : « Dès que le langage intervient, la "Société" s'interpose entre nous-même et nous (mais ce *nous* en est modifié).

- Société, tas d'autrui inconnus ou connus, ceux qui nous ont communiqué le virus du discours qu'ils tenaient d'autres autrui, et, en deçà de ces porteurs de mots, une quantité immense de disparus, dont les commerces, les expédients, les combinaisons, les *à-peu-près*, les mensonges, les besoins d'obtenir, de séduire, d'effrayer, etc., les échanges entre eux ou avec eux-mêmes, ont forgé ce Langage, actuellement comme vivant en nous, et plus fort que nous, qui nous impose ce qu'il est - et *ce qu'il est est mêlé de hasards et de la pratique.* » (*op. cit.*, p. 471)